


THE LIBRARY OF CONGRESS

ÉVANGÉLINE

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE LONGFELLOW

PAR

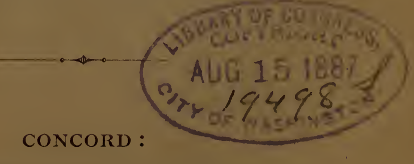
Emile Pingault,

PROFESSEUR DE FRANCAIS

A

CONCORD, N. H.,

ETATS-UNIS D'AMERIQUE.



CONCORD:

JOSEPH PHANEUF, IMPRIMEUR.

1887.

PREFACE.

Je dédie ce petit travail à mes élèves. C'est à eux que je dois d'admirer de plus en plus, chaque jour, les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise. Puissent ces pages leur inspirer le même amour pour la langue que je me plais à leur enseigner !

J'ai essayé de me rapprocher le plus possible du texte tout en habillant en prose les beaux vers qui m'ont passionné. J'ai aussi cherché à rendre la pensée de l'auteur dans les termes les plus simples afin de faire de cet opuscule un livre de lecture facile pour les classes avancées des établissements d'instruction où la langue française est enseignée.

CONCORD, N. H., Mai, 1887.

EVANGELINE.

CONTE ACADIEN.

PAR H. W. LONGFELLOW.

VOICI la forêt séculaire. Les sapins murmurant et le pin du Canada à la barbe moussue, couverts de leurs manteaux verts, indistincts au crépuscule, se tiennent comme les Druides de l'ancien temps avec leur voix tristes et prophétiques, semblables à des joueurs de harpes aux cheveux blancs et à la barbe descendant sur leur poitrines. De ses cavernes rocailleuses la voix profonde de l'océan voisin se fait entendre hautement et répond aux lamentations de la forêt par des accents désolés.

Voici la forêt séculaire. Mais où sont ceux dont le cœur bondissait et sautait autrefois sous les ombrages de cette forêt, semblables à la chevrette

lorsqu'elle entend dans les bois la voix du chasseur? Où est le village au toit de chaume où réside le foyer des fermiers acadiens? Où sont ces hommes dont la vie s'écoulait comme les eaux qui bordent la forêt, vie obscurcie par les ombres de la terre mais réflétant l'image du ciel?

Elles sont incultes ces terres autrefois plaisantes et les fermiers sont partis pour toujours! Ils sont dispersés comme le sont la poussière et les feuilles emportées par les puissants tourbillons du vent d'octobre. Du beau village de Grand-Pré il ne reste plus qu'une tradition.

Vous qui croyez en l'affection, qui sait espérer, souffrir, attendre; vous qui croyez en la beauté et la force de l'amour de la femme, écoutez la douloureuse tradition que chantent encore les pins de la forêt; écoutez un conte d'amour de l'Acadie, le foyer du bonheur.

PREMIERE PARTIE.

I.

Sur la terre acadienne, sur les rivages du bassin des Mines, dans une fertile vallée se trouve le petit village de Grand-Pré, éloigné des autres agglomérations de maisons, renfermé, tranquille. De vastes prairies s'étendant à l'est lui ont donné son nom ; il y a aussi de nombreux pâturages ; des digues, construites par les fermiers, grâce à un travail incessant, empêchent les ravages des turbulentes marées ; mais à de certaines saisons les flots ouvrent leur portes et font à la mer un chemin à travers les prairies. A l'ouest et au sud, des champs de lin, des vergers, et des champs de maïs s'étendent au loin, sans clôture. Au nord, on voit la vieille forêt et le sommet des montagnes sur lesquelles les brouillards de la mer établissent leur tentes mais ne descendent jamais sur l'heureuse vallée. Là, au milieu des terres, reposait le village acadien. Les maisons étaient solidement bâties avec des poutres en chêne et en châtaignier, comme bâtissaient les paysans normands sous le règne des Henris. Les toits étaient de chaume avec des lucarnes, l'entrée était protégée par un pignon qui faisait saillie. Là, pen-

dant les tranquilles soirées d'été, quand le brillant coucher du soleil illuminait la rue du village et dorait les girouettes placées sur les cheminées, les mères et les jeunes filles, revétues de leurs bonnets blancs comme la neige et de leur cotillons écarlates, bleus et verts, venaient s'asseoir avec leurs quenouilles filant le lin doré pour le tapageur métier de tisserand dont les bruyantes navettes, à l'intérieur, mèlent leurs sons avec le bruit du rouet et des chants des jeunes filles. Le prêtre de la paroisse descend solonnellement la rue ; et les enfants s'arrêtent dans leurs jeux pour baiser la main qu'il étend pour les bénir. Le ministre de Dieu passe au milieu de ses paroissiens ; les femmes et les jeunes filles se lèvent pour saluer son arrivée par des mots affectueux. Alors les laboureurs revenant de leurs champs rentrent à leurs foyers et le soleil se couche paisiblement pour faire place au crépuscule. Bientôt le beffroi sonne doucement l'Angelus et audessus des toits du village des colonnes de fumée, d'un bleu pâle, semblables à des nuages d'encens, s'élèvent d'une centaine de foyers où réside la paix et le contentement. Ainsi vivaient ensemble en s'aimant ces simples fermiers acadiens. Ils vivaient dans l'amour de Dieu et du prochain.

Ils ne connaissaient pas la peur, qui est le partage des tyrans, ni l'envie, ce vice des républiques ; ils n'avaient point de serrures à leurs portes ; point de barres à leurs fenêtres, mais leurs demeures étaient ouvertes comme le jour et le cœur de ceux qui les habitaient. Là, le plus riche était pauvre et le plus pauvre vivait dans l'abondance.

Un peu éloigné du village et plus près du bassin des Mines, vivait Benoît Bellefontaine, le plus riche fermier de Grand-Pré ; il demeurait sur de bons acres de terre ; il avait pour diriger son ménage la douce Evangéline, sa fille et l'orgueil du village. Soixante-dix hivers avaient passé sur cet homme encore vigoureux et majestueux ; il était plein de cœur et de santé comme un chêne couvert de flocons de neige, ses cheveux en avaient la blancheur et ses joues étaient aussi brunes que des feuilles de chêne. Elle aussi, elle était belle à voir cette jeune fille de dix-sept printemps. Ses yeux étaient noirs comme les baies qui croissent sur les épines le long des chemins ; et, cependant, comme ils brillaient et s'alliaient avec ses blondes tresses de cheveux ! Son haleine était douce comme l'haleine des animaux qui paissent dans la prairie. Oh ! qu'elle

était belle, quand dans les chaleurs de l'été elle portait aux moissonneurs, à la marée de midi, des flacons de bière faite à la maison. Elle était encore plus belle, lorsque, le Dimanche matin, au son des cloches qui faisaient retentir dans les airs leurs chants sacrés, tandis que le prêtre avec son hysope aspergeait sa congrégation et appelait sur elle les bénédictions d'en haut, elle descendait la rue du village, avec son chapelet et son livre de messe, vêtue de son bonnet normand et de son jupon bleu. Ses oreilles étaient ornées de boucles apportées de France autrefois et qui depuis avaient été conservées comme un héritage, dans la famille, par les femmes, de génération en génération. Mais une beauté plus céleste, une beauté éthérée, paraissait sur son visage et se répandait sur toute sa personne, quand après sa confession, elle se rendait .tranquillement chez elle avec la bénédiction de Dieu dans son cœur. Lorsqu'elle était passé c'était comme si une douce musique venait de cesser.

Solidement construite avec des solives de chêne, la maison du fermier était située sur le penchant d'une colline dominant la mer ; un large sycomore ombrageait l'entrée et des plantes grimpantes enlaçaient leurs feuillages le long des fe-

nêtres ; de chaque coté de la porte étaient des bancs de bois donnant sur le sentier qui conduisait au verger d'où il se perdait ensuite dans les prés. Sous le sycomore des ruches d'abeilles étaient à l'abri sous un appentis construit à cet effet, tels que le voyageur en voit dans les pays lointains sur le bord de la route. Près de là aussi on voyait un tronc pour les pauvres et une image de la Vierge Marie. Plus bas, sur le penchant de la colline, était le puits, avec son seau recouvert de mousse, retenu par une chaîne de fer, et, à côté, une auge pour les chevaux. Au nord, garantissant la ferme de la tempête, étaient les granges et la basse-cour ; là, étaient remisés le charriot aux larges roues, l'antique charrue et la herse ; ici, la bergerie ; là, trottait majestueusement le dindon ; le coq faisait retentir les échos de la même voix qui rendit Pierre pénitent. Les granges, grandes comme un village, étaient pleines de foin ; sous les combles les colombes faisaient leurs nids et roucoulaient leurs amours mélant leurs doux concerts au chant tumultueux des autres habitants de la basse-cour. Ainsi vivait le fermier de Grand-Pré, en paix avec Dieu et avec les hommes, dans ses propriétées ensoleillées et sa maison gouvernée par Evangéline.

Plus d'un jeune homme en s'agenouillant dans l'église et en ouvrant son livre avait fixé les yeux sur elle comme sur la sainte qu'il honorait du culte le plus dévoué. Heureux était celui qui pouvait toucher sa main ou le bord de son vêtement ! Beaucoup de prétendants venaient à sa porte, le soir, et, après avoir frappé, entendant le bruit de ses pas aucun n'eut pu dire qui battait le plus fort, ou son cœur ou le marteau de la porte. A la joyeuse fête du patron du village, quelques uns s'enhardissaient, pressaient sa main en dansant et murmuraient de rapides mots d'amour qui leur semblaient une autre musique.

Mais parmi tous ceux qui se présentaient le jeune Gabriel seul était le bienvenu ; Gabriel Lajeunesse, fils de Basile le forgeron. Son père était un homme influent dans le village et honoré de tous. Car depuis la naissance du monde, à travers tous les âges et chez toutes les nations le métier de forgeron a été tenu en honneur par le peuple. Basile était l'ami de Benoît ; leurs enfants, depuis la plus tendre enfance, avaient grandis ensemble comme le frère et la sœur, et l'abbé Félicien, prêtre et instituteur du village, leur avait appris à lire dans le même livre et leur avait enseigné les hymnes et le plain-chant de l'Eglise.

Quand l'hymne était fini et la leçon du jour récitée, tous les deux s'empressaient de courir à la forge de Basile. Ils s'arrêtaient sur le seuil de la porte avec des regards d'admiration en voyant le forgeron placer, comme un jouet, le sabot d'un cheval sur son genou recouvert d'un tablier de cuir et enfoncer le clou à sa place. Ils considéraient les jantes rougies ressemblant à un serpent en feu ; ils surveillaient les aspirations du gros soufflet de forge, les étincelles qui expiraient sous la cendre chaude ; ils riaient et disaient que celles-ci étaient des nonnes qui se rendaient à la chapelle. Souvent dans l'hiver ils faisaient ensemble de belles promenades en traîneau ; ensemble aussi ils descendaient la côte couverte de glace en glissant jusque dans la prairie ; au printemps, c'était à qui grimperait le premier pour dénicher un nid bâti sous les combles et chercher avec avidité la pierre merveilleuse que la gentille hirondelle apporte des bords de la mer pour restorer la vue à ses petits. Heureux était celui qui trouvait cette pierre dans le nid de l'hirondelle. Ainsi se passèrent quelques rapides années et leur enfance s'écoula. Il devint un vaillant jeune homme, et son visage, comme l'aurore d'un beau jour, réjouissait la terre de sa lumière, et ses pen-

sées se changeaient en action. Elle, elle était femme aussi avec le cœur et les espérances d'une femme. On l'appelait "le rayon de soleil de Saint-Eulalie," c'était, comme le croyait les fermiers, ce soleil qui remplissait leur vergers de pommes ; elle aussi apporterait dans la maison de son mari les délices et l'abondance en l'emplissant d'amour et de rougeaudes figures d'enfants.

II.

Encore de nouveau l'hiver, et il promettait d'être rude s'il fallait en croire tous les signes familiers aux habitants du pays : les abeilles, avec leur prophétique instinct du besoin avaient emmagasiné leur miel jusqu'à en faire déborder les ruches, et les chasseurs indiens affirmaient que l'hiver serait froid parceque les fourrures des renards étaient épaisses. Puis vint la belle saison que les pieux acadiens appellent l'été de la Toussaint. La paix semblait régner sur la terre et le turbulent océan sembla un moment en repos. Tous les sons étaient en harmonie : la voix des enfants qui jouaient, le chant du coq des basse-cours, le vol des oiseaux dans les airs, le roucoulement des colombes, tout paraissait d'accord et

doux comme les murmures de l'amour, et le grand soleil regardait tout cela avec un œil amoureux à travers les vapeurs dorées qui l'environnaient, tandis que, revêtues de leur robes marrons, écarlates et jaunes, brillants de la splendeur de la rosée, les arbres de la forêt resplendissaient comme le platane que les perses décorent de mantilles et de joyaux.

Maintenant est revenu le règne du repos, de l'affection et de la tranquillité. Le jour avec sa chaleur accablante a disparu et le crépuscule du soir ramène l'étoile dans le ciel et les troupeaux à l'étable. Leur pas lourds résonnent sur le sol, et le cou penché l'un sur l'autre, les grands bœufs, élargissant leur naseaux, respirent la fraîcheur du soir. En avant, portant sa clochette, fière de sa robe de neige, et du rnban qui flotte à son cou, marche la belle génisse d'Evangéline, tranquillement et lentement comme si elle eût eu conscience de l'affection dont elle était l'object. Ensuite vient le berger avec son troupeau bêlant de retour du bord de la mer où se trouve leur paturage favori. Derrière, suit le chien de garde, patient, plein d'importance, grand dans l'orgueil de son instinct, marchant d'un côté à l'autre avec un air de maître, balançant superbement sa queue touf-

fue et pressant les retardataires. C'était le régent du troupeau pendant le sommeil du berger, son protecteur quand les loups hurlaient la nuit dans la forêt.

Tard, au lever de la lune, les chariots revenaient des marais, chargés de foin arrosé par l'eau salée et imprégnant l'air de son odeur. Les chevaux avaient de joyeux hennissements, la rosée humectait leurs crinières et leur paturons ; partout, en un mot, ce n'était que paix, joie et tranquillité d'âmes, puis quand tout était rentré, hommes et bêtes, venait le silence de la nuit.

A l'intérieur, assis dans un grand fauteuil, se chauffant devant l'âtre du large foyer, le fermier considérait les flammes et la fumée prenant des formes de couronne et se battant comme des ennemis dans une cité en feu. Derrière lui, pleine de gestes moqueurs et fantasques, son ombre se jouait sur les murs et disparaissait dans les ténèbres. Des figures grossièrement sculptées sur les bras du fauteuil semblaient rire à la lumière voltigeante des bûches, et les plats d'étain sur les étagères recevaient et renvoyaient la lumière semblables aux boucliers d'une armée en plein soleil. Le vieillard chantait de vieilles chansons ou de vieux Noëls, comme le faisaient ses pères, dans

la mère-patrie autrefois, dans les vergers Normands ou dans les vignobles de la brillante Bourgogne.

La gentille Evangéline était assise à côté de son père, filant du lin pour le métier placé derrière elle, dans un coin. On entendait ensemble le chant du fermier, le bruit monotone du rouet et le tic-tac de l'horloge.

Ils venaient de s'assoir lorsqu'on entendit retentir des pas au dehors et soudainement le loquet de bois se souleva et la porte tourna sur ses gonds. Au bruit de ses souliers ferrés Benoît reconnut Basile le forgeron et par les battements de son cœur Evangéline comprit qui était avec lui. " Soyez les bienvenus," s'écria le fermier, dès qu'ils eurent franchi le seuil, "Sois le bienvenu, mon ami Basile ! Viens prendre ta place sur le banc, à côté de la cheminée, elle est toujours vide sans toi, prends ta pipe au ratelier et ta boîte de tabac ; tu n'es jamais mieux toi-même que lorsque à travers les nuages de fumée de ta pipe ou de ta forge brille ta bonne et joviale figure rouge et ronde comme la lune du temps des moissons à travers les brouillards des marais." Alors, avec un sourire de satisfaction, prenant avec aisance son siège accoutumé près du foyer,

Basile le forgeron répondit en ces termes: "Benoît Bellefontaine, tu as toujours une plaisanterie et une chanson! Tu es toujours joyeux même quand les autres sont remplis de sombres appréhensions et ne voient que la ruine devant eux. Tu es heureux, comme si tu avais chaque jour ramassé un fer à cheval." Puis s'arrêtant un moment pour prendre la pipe que lui apportait Evangéline et pour l'allumer avec un charbon du foyer, il continua en ces termes: "Il y a déjà quatre jours que les vaisseaux anglais sont à l'ancre dans l'embouchure du Gaspéreau avec leurs canons braqués sur nous. Leurs desseins nous sont inconnus; mais on nous a donné à tous l'ordre de nous réunir demain dans l'église où les désirs de sa Majesté deviendront lois du pays. Hélas! Pendant ce temps là, bien des pressentiments de malheur entrent dans le cœur des gens." Le fermier répondit: "Peut-être quelques desseins plus favorables ont amenés ces vaisseaux sur nos rivages. Peut-être la récolte en Angleterre a-t-elle été endommagée par des pluies ou des chaleurs trop fortes et qu'ils veulent nourrir leurs enfants et leurs bestiaux du trop plein de nos greniers." "Ce n'est pas ce que pensent les gens du village," reprit chaudement le forgeron

en secouant la tête d'un air de doute" ; puis, poussant un long soupir, il continua : "Nous n'avons oublié ni Louisbourg, ni Beau Séjour, ni Port Royal. Déjà beaucoup se sont enfuis dans les forêts où ils errent en attendant dans l'anxiété le sort douteux du lendemain. On nous a pris nos armes et tout ce qui paraissait capable d'en faire une ; on ne nous a laissé que le marteau du forgeron et la faux du moissonneur." Alors le jovial fermier répondit en souriant : "Sans armes, au milieu de nos troupeaux et de nos champs de maïs, à l'intérieur de ces digues tranquilles assiégées par l'océan, nous sommes plus en sûreté que ne le furent nos pères dans leurs forts assiégés par les canons de l'ennemi. Ne crains aucun mal, mon ami, et que ce soir, l'ombre d'une tristesse ne vienne pas s'abattre sur cette maison et sur ce foyer, car c'est la soirée du contrat. La maison et la grange sont bâties. Les gars du village les ont solidement et bien bâties, ils ont brisé les mottes de terre tout au tour, rempli la grange de foin, et la maison est pourvue de provisions de bouche pour un an ! René Leblanc sera bientôt ici, avec ses papiers et son encrier de corne. Ne nous réjouirons-nous pas et ne serons-nous pas heureux avec nos enfants ?" Dans un coin,

près de la fenêtre, la main dans celle de son fiancé, rouge de bonheur, Evangéline entendit les paroles de son père et comme ce dernier finissait de parler le digne notaire entra.

III.

Courbé, comme un rameur, courbé mais non cassé par l'âge, tel était le notaire public. Des boucles de cheveux, jaunes comme la soie jaune du maïs, pendaient sur ses épaules ; son front était haut, des lunettes avec des branches de cornes se tenaient à califourchons sur son nez, ce qui lui donnait un air de sagesse surnaturelle. Il était pére de vingt enfants et plus d'une centaine de petits enfants montaient sur ses genoux et prenaient plaisir à écouter le tic-tac de sa grosse montre. Pendant la guerre il avait été quatre ans prisonnier, souffrant beaucoup dans un vieux fort français où il était détenu comme ami des anglais. Maintenant il était mûr en sagesse, patient, simple, presque enfant, aimé de tous et surtout des enfants, car il leur racontait des contes de loup-garou et du malin esprit qui venait la nuit abreuver les chevaux et du blanc Létiche, l'esprit d'un enfant mort sans baptême et dont le

sort était de hanter, sans être vu, les chambres d'enfants. Il leur disait aussi comment la veille de Noël les bœufs parlaient dans l'étable et comment on guérissait la fièvre en renfermant une araignée dans une coque de noix ; il leur parlait du merveilleux pouvoir d'une feuille de trèfle découpée en quatre et d'un fer à cheval et de bien d'autres choses écrites dans les archives du village.

Basile le forgeron se leva de son siège, secoua les cendres de sa pipe et étendant lentement la main droite, il s'écria :

"Père Leblanc, vous avez entendu ce qu'on dit dans le village et vous pouvez peut-être nous dire quelque chose de nouveau sur ces vaisseaux et l'object de leur visite." Le notaire public répondit d'un air modeste : "J'ai entendu assez de commérages, vraiment, mais je n'en suis pas plus sage et quel est leur dessein je n'en sais pas plus que d'autres. Cependant je ne suis pas de ceux qui pensent qu'ils aient mauvaise intention en venant ici, car nous sommes en paix et alors pourquoi nous molester?" "Sac à papier!" s'empressa de crier le bouillant forgeron, "devons-nous en toutes choses nous enquérir du pourquoi et du comment? Chaque jour on com-

met des injustices envers nous et la raison du plus fort est toujours la meilleure ! " Sans s'échauffer davantage, le notaire reprit : "L'homme est injuste, mais Dieu est juste et finalement la justice triomphe et je me rappelle très bien une histoire qui souvent m'a consolé quand j'étais captif dans le vieux fort français, à Port-Royal." C'était le conte favori du vieillard et il aimait à le répéter quand ses voisins se plaignaient d'une injustice qui leur avait été faite. "Il y avait une fois, dans une ancienne ville dont j'ai oublié le nom, une haute colonne élevée sur la place publique sur le sommet de laquelle se tenait une statue d'airain représentant la Justice. Dans sa main gauche elle tenait des balances et la main droite portait une épée. Ces emblêmes signifiaient que la Justice présidait aux lois du pays et était inscrite dans le cœur et aux foyers des habitants. Souvent les oiseaux avaient bâtis leurs nids dans les plateaux de la balance, sans craindre l'épée qui brillait audessus dans un rayon de soleil. Mais dans le cours du temps les lois vinrent à se corrompre. La force prima le droit, le faible fut opprimé et le puissant gouverna avec une verge de fer. Alors il arriva qu'un collier de perles appartenant à un gentilhomme fut per-

du ; le soupçon tomba sur une orpheline qui était servante dans la maison. Après avoir subi un jugement, elle fut condamnée à mourir sur l'échafaud. Elle se rendit pleine de résignation aux pieds de la statue de la Justice. Comme elle élevait, vers son Père céleste, son cœur innocent, une tempête s'éleva tout à coup sur la ville et la foudre tomba sur la statue et brisa les plateaux de la balance qu'elle tenait dans la main gauche. Dans l'un deux se trouvait un nid de pie bâtie en terre glaise autour duquel était entrelacé le collier de perles." Réduit au silence, mais non convaincu, quand l'histoire fut finie, le forgeron ressemblait à un homme qui aurait parlé volontiers mais qui ne trouvait pas de language ; toutes ses pensées étaient congelées en lignes sur son visage semblables aux vapeurs gelées, en hiver, en formes fantasques sur les vitres de la fenêtre.

Alors Evangéline alluma la lampe de cuivre sur la table, remplit jusqu'au bord le grand pot d'étain de bière domestique à la couleur de noix, renommée pour sa force dans le village de Grand Pré.

Le notaire tira de sa poche ses papiers et son encrier de corne, écrivit d'une main soignée la date et l'âge des parties, énuméra l'apport de la

mariée en moutons et en bêtes à cornes ; mit tout en ordre, finit le tout complètement et le grand sceau légal parut à la marge comme un soleil brillant. Alors de sa bourse de cuir le fermier tira et mit sur la table trois fois les honoraires du vieillard en solides pièces d'argent. Le notaire se leva et bénissant le fiancé et la fiancée il prit le pot d'étain et but à leur prospérité. Puis essuyant l'écume sur ses lèvres, il fit un salut solennel et partit.

Les autres s'assirent près du foyer et demeurèrent silencieux jusqu'à ce qu'Evangéline apporta un damier ; le jeu commença aussitôt. Dans une lutte amicale les vieillards riaient à chaque coup heureux ou à chaque manœuvre déplacée, ils riaient lorsqu'ils faisaient dame ou lorsqu'ils faisaient une brêche dans la rangée de la dame. A l'écart, dans l'obscurité et dans l'embrasure d'une fenêtre, les amoureux étaient assis : ils s'entretenaient en murmurant, contemplant la lune qui se levait audessus de la mer verdâtre et perçait le brouillard argenté des prairies. Silencieusement, une à une, dans l'océan infini des cieux, s'épanouissaient les charmantes étoiles, ces myosotis des anges. Ainsi se passa la soirée. Bientôt l'horloge du beffroi sonna neuf heures,

c'était le couvre-feu du village ; aussitôt les hôtes se levèrent et partirent et le silence régna dans la maison. De nombreux mots d'adieux et de doux bonsoirs entrèrent dans le cœur d'Evangéline et le remplirent de joie comme elle se tenait sur le seuil de la porte. Le fermier couvrit soigneusement de cendres les braises qui brillaient sur la pierre du foyer et monta l'escalier de chêne qui conduisait à sa chambre. Bientôt Evangéline suivit d'un pas silencieux. Au haut de l'escalier se mut un espace lumineux dans l'obscurité éclairée moins par la lampe que par le radieux visage de la jeune fille. Elle passa doucement à travers le corridor et entra dans sa chambre. Elle était simple cette chambre avec ses rideaux blancs, son armoire ample et haute sur les spacieux rayons de laquelle étaient soigneusement pliés du linge et des vêtements de laine tissés par la main d'Evangéline. C'était la précieuse dot qu'elle apporterait en mariage à son mari ; cette partie de la dot était meilleure que les troupeaux de moutons et de bêtes à cornes ; c'était la preuve de son habilité comme femme de ménage. Bientôt elle éteignit sa lampe, car un doux et brillant clair de lune filtrait à travers les fenêtres éclairant la chambre et le cœur de la jeune fille. Ah !

elle était belle à voir, excessivement belle, lorsqu'elle se tenait sur le plancher reluisant de sa chambre avec ses pieds nus, d'une blancheur de neige. Elle ne songeait guère qu'en bas, au milieu des arbres du verger, veillait son fiancé et tâchait de surprendre son ombre à la lueur de la lampe. Cependant elle pensait à lui et parfois une ombre de tristesse passait dans son âme lorsque à la faveur de la lune les nuages réflètaient leurs ombres sur le plancher et venaient assombrir la chambre pour un instant.

IV.

Le lendemain le soleil se leva radieux sur le village de Grand-Pré et vint doucement resplendir dans la baie du Bassin des Mines. Là, les vaisseaux étaient à l'encre et leurs pavillons flottaient dans les airs. Depuis de longues heures l'activité régnait dans le village et le bruit des centaines de travailleurs résonnait déjà aux portes dorées du Matin. Déjà de la campagne des environs et des hameaux voisins arrivaient les joyeux acadiens en leurs habits de fête. La jeunesse se saluait gaiement et faisait retentir l'air de rires éclatants quand les garçons et les filles se rencon-

traient dans les prairies au tournant d'un sentier. Longtemps avant midi, tout travail avait cessé dans le village. Les rues étaient pleines de monde, et des groupes bruyants étaient assis aux portes des maisons, jouissant de la chaleur du soleil, plaisantant et dévisant tout ensemble. Chaque maison était une auberge où tous étaient reçus cordialement. Car chez ce peuple simple où tous vivaient comme des frères, tout était commun, et ce qui était à l'un était à l'autre. Cependant sous le toît de Benoît l'hospitalité semblait plus cordiale, car Evangéline se tenait au milieu des hôtes de son père. Son visage était radieux et de ses lèvres roses tombaient des paroles d'amitié et de bonheur et la coupe qu'on recevait de ses mains semblait meilleure.

Sous la voûte des cieux, dans l'air odoriférant du verger, au milieu des arbres ployant sous le poids des fruits dorés, était servi le repas des fiançailles. A l'ombre du portique étaient assis le prêtre et le notaire ; là, près l'un de l'autre, Benoît le fermier et le brave forgeron Basile. Non loin de là, était placé Michel le ménétrier, près du pressoir à cidre et des ruches d'abeilles. Son cœur était gai comme les couleurs de son gilet. L'ombre et la lumière des feuillages jouaient al-

ternativement sur sa flottante chevelure blanche comme la neige. Sa joyeuse figure brillait comme un charbon ardent que l'on a retiré du foyer après en avoir soufflé les cendres. Le vieillard chanta au son vibrant de son violon : TOUS LES BOURGEOIS DE CHARTRES et LE CARILLON DE DUNKERQUE et se mit à battre la mesure avec ses sabots et tout le monde sauta, emportés par le tourbillon de la danse. Jeunes et vieux sans oublier les enfants, tous prirent part à ce plaisir. La plus belle des jeunes filles était Evangéline, la fille de Benoît, et, Gabriel, le fils du forgeron, paraissait le plus noble des jeunes gens.

Ainsi se passa la matinée. Tout à coup, la voix sonore de la cloche se fit entendre et le son du tambour traversa les prairies. C'était le rappel. Bientôt l'église fut pleine d'hommes ; les femmes attendaient dehors dans le cimetière. Debout près des tombes elles les paraient de guirlandes, de feuilles d'automne et d'immortelles qu'elles avaient cueillies en venant dans les forêts. Alors les gardes venant des vaisseaux passèrent orgueilleusement au milieu d'elles et entrèrent dans l'édifice sacré. Leurs tambours firent trembler les échos, et les portes du sanctuaire se fermèrent. La foule attendit en silence la commu-

cation qn'on avait à leur faire. Le commandant, placé sur les marches de l'autel, se redressa et tenant dans ses mains un papier marqué du sceau royal il parla ainsi : "Vous êtes assemblés aujourd'hui par ordre de Sa Majesté. Elle a été clémente et bonne ; mais comment avez-vous répondu à sa bonté? Que vos cœurs répondent! La tâche que j'ai à remplir est pénible pour moi et sera pour vous pleine de chagrins ; cependant je dois me courber et obéir et vous faire connaître la volonté de notre monarque : Savoir, que toutes vos terres, vos demeures, vos bestiaux soient confisqués au profit de la couronne et que vos personnes mêmes soient transportées d'ici sur d'autres terres. Dieu veuille que vous soyez désormais de fidèles sujets, un peuple heureux et paisible! Māintenant je vous déclare prisonniers, car tel est le bon plaisir de Sa Majesté."

De même que dans l'air serein au milieu de la chaleur étouffante de la canicule une orage s'élève soudainement et que la grèle meurtrière s'abat sur le champ de blé du fermier et fouette les vitres des fenêtres, obscurcissant le soleil et parsemant la terre de brin de chaume arrachés aux toits des maisons ; que les troupeaux se sauvent en bêlant et cherchent à briser les clôtures de

leurs parcs, ainsi descendirent les mots du commandant sur le cœur de ces gens. Frappés de stupeur ils restèrent un moment silencieux et alors s'éleva toujours grandissant un long gémissement de douleur et de colère. Tous, comme un seul homme, se ruèrent vers la porte ; mais l'espoir de fuir était vain : dans la maison de prières on n'entendit plus que des cris et des imprécations féroces. Au-dessus des autres s'élevait la haute stature de Basile le forgeron. Les bras levés, le visage écarlate et fou de colère il cria d'une voix de stentor : "A bas les tyrans d'Angleterre ! Nous n'avons jamais juré de leur obéir ! Mort à ces soldats étrangers qui viennent saisir nos maisons et nos moissons !" Il en aurait dit davantage mais la main d'un soldat sans pitié s'abattit sur sa bouche et le renversa sur le pavé.

Au milieu de la lutte et du tumulte, la porte du sanctuaire s'ouvrit et le Père Félicien entra. Son visage était sérieux et il monta sur les marches de l'autel. Il leva les mains et d'un geste commanda le silence. Toute cette foule passionnée se tut à l'instant et d'une voix profondément triste et solonnelle, avec des accents mesurés et pleins de deuil, le prêtre parla ainsi : "Que faites-vous mes enfants ? Quelle rage s'est em-

parée de vous? Pendant quarante ans de ma vie j'ai travaillé au milieu de vous; je vous ai appris non seulement par des mots mais par des actions à vous aimer les uns les autres! Est-ce là le fruit de mes travaux, de mes veilles, de mes prières et de mes privations? Avez-vous sitôt oublié toutes les leçons d'amour et de pardon? C'est ici la maison du Prince de la Paix et vous la profanez par des actions de violence et des cœurs débordant de haine! Voyez! sur sa croix le Christ crucifié vous contemple! Regardez quelle douceur et quelle sainte compassion montrent ses yeux attristés! Ecoutez comme ses lèvres répètent encore cette prière: 'O Père! pardonnez leur!' Répétons, nous aussi, cette prière à cette heure où le méchant nous assaille, répétons-là maintenant et disons: 'O Père! pardonnez leur!'" Ces mots de reproches furent peu nombreux, mais ils entrèrent profondément dans le cœur de son peuple et des sanglots de contrition succédèrent au mouvement passionné qui avait précédé; et ils répétèrent sa prière et dirent: "O Père! pardonnez leur!"

Alors eut lieu la prière du soir. Les cierges brillèrent sur l'autel. La voix du prêtre était fervente et profonde et le peuple répondait non

seulement des lèvres mais du cœur. Ils chantèrent l'Ave Maria et tombèrent à genoux et leurs âmes, transportées de dévotion, s'éleva sur les ailes de la prière, montant au ciel comme Elisée.

Pendant ce temps là, la nouvelle du malheur s'était répandue dans le village et de tous côtés les femmes et les enfants s'en allaient en gémissant de maison en maison. Longtemps Evangéline se tint à la porte de la demeure paternelle, rabattant de sa main les rayons de soleil qui éclairait le village en répandant sur lui les mystérieuses splendeurs de son coucher et couvrant d'or le toit de chaque habitation et armoriant les vitres des croisées. Depuis longtemps, à l'intérieur de la ferme, la nappe d'une blancheur de neige se voyait sur la table, puis le pot de bière et le fromage frais apporté de la laiterie ; à l'un des bouts de la table se tenait le fauteuil du fermier. Ainsi Evangéline attendait son père. Son esprit était assombri et de son âme se dégageait un céleste parfum. Il se nommait Charité, Douceur, Amour, Espérance, Pardon et Patience ! Puis complètement oublieuse d'elle-même elle descendit au village consolant de son regard et de ses paroles le cœur désolé des villageoises qui s'en allaient lentement à travers les sombres

prairies, pressées qu'elles étaient de rentrer pour les travaux du ménage et par la fatigue des enfants. Le soleil se couchait et se renfermant dans ses nuages dorés, voilait la lumière de sa face comme le prophète descendant du Sinaï. Doucement l'Angelus retentit au-dessus du village.

Pendant ce temps, au milieu de l'obscurité, Evangéline était arrivée près de l'église. Tout était silencieux à l'intérieur ; ce fut en vain qu'elle se tint près des portes et des fenêtres, regardant et écoutant. Ecrasée d'émotion elle cria : " Gabriel ! " mais personne du tombeau des morts ou de la tombe encore plus triste des vivants ne répondit à sa voix tremblante. Lentement alors elle retourna à la maison vide de son père, remua la braise du foyer. Sur la table le souper était intact ; chaque chambre était vide et lugubre, hantée de terribles fantômes. Son pas résonna tristement dans l'escalier et sur le plancher de sa chambre à coucher. Dans le silence de la nuit elle entendit le bruit de la pluie dans les feuilles du sycomore qui se trouvait près de la fenêtre. Les éclairs sillonnaient la nue et les grondements du tonnerre vinrent lui prouver que Dieu était dans le ciel et

gouvernait le monde qu'il avait créé ! Alors elle se souvint du conte qu'elle avait entendu sur la justice céleste ; son âme troublée se rasséréna et elle dormit jusqu'au matin.

V.

Quatre fois déjà le soleil s'étail levé et couché, et le coq appelait joyeusement les servantes de la ferme les invitant à contempler le cinquième jour. Bientôt, à travers les champs dorés, en file silencieuse et triste, des hameaux d'alentour et des fermes voisines, vinrent les acadiennes. Elles menaient au bord de la mer leurs ménages sur de lourds chariots, s'arrêtant et se detournant pour jeter un dernier coup d'œil sur leurs demeures. Elles les perdirent bientôt de vue à un coude de la route et en entrant en pleine forêt. A leurs côtés se tenaient leurs enfants, pressant les bœufs pendant que leurs petites mains serraient quelques fragments de joujoux.

Ils allaient ainsi en hâte vers l'embouchure du Gaspéreau. Là, sur le sable de la mer, confusément entassés, gisait le mobilier des paysans. Tout le long du jour les bateaux firent la navette du rivage aux navires ; toute la journée les cha-

riots chargés arrivèrent du village. Tard, dans l'après-midi, lorsque le soleil était sur le point de disparaître, on entendit les tambours qui venaient du cimetière faisant retentir les échos des prairies. Les femmes et les enfants se dirigèrent en foule dans cette direction. Tout à coup les portes de l'église s'ouvrirent; les gardes s'avancèrent, et, marchant comme une procession funèbre, parurent les fermiers acadiens, patients malgré leur long emprisonnement. Comme les pélerins qui voyagent loin de leurs foyers et de leur patrie ils chantaient, et en chantant oubliaient leurs fatigues. C'est avec le chant sur les lèvres qu'ils descendirent de l'église au rivage au milieu de leurs femmes et leurs filles. Les jeunes gens marchaient en avant et élevant la voix ensemble ils chantèrent en tremblant un cantique des missions catholiques: "Cœur Sacré du Sauveur! O fontaine inépuisable! remplis nos cœurs, en ce jour, de force, de soumission et de patience!" Alors les vieillards en marchant et les femmes qui les accompagnaient mélèrent leurs voix au sacré concert auquel prirent aussi part les oiseaux qui volaient dans l'azur ensoleillé au-dessus d'eux. On aurait dit un concert de trépassés.

A moitié chemin du rivage Evangéline atten-

dait en silence ; non accablée par le chagrin mais forte à l'heure du malheur, elle attendait calme et triste. Quand la procession passa près d'elle elle aperçut Gabriel pâle d'émotion. Alors des larmes remplirent ses yeux, elle courut à lui avec enthousiasme, lui pressa les mains et posant sa tête sur son épaule, elle murmura : "Gabriel, fais bonne contenance ; car. si nous nous aimons, rien, en vérité, ne peut nous faire du mal, quelque mauvaise fortune qui nous arrive !" Elle dit ses mots en souriant ; alors elle s'arrêta soudainement car elle vit son père s'avancer lentement. Hélas ! comme il était changé ! La couleur de ses joues avait disparue, le feu de ses yeux s'était éteint ; son pas semblait alourdi par le poids de l'ennui qu'il portait dans son cœur. La jeune fille soupira, prit en souriant le vieillard par le cou et l'embrassa ; elle lui adressa de tendres paroles qui ne purent le réconforter. Le cortège s'avança ainsi comme une procession funèbre vers l'embouchure du Gaspéreau.

Là, le désordre, le tumulte et la confusion présidaient à l'embarquement. Les barques pliaient laborieusement sous le poids de la charge. Dans la confusion les femmes étaient arrachées des bras de leurs maris ; les mères voyaient trop tard

sur le rivage, leurs enfants abandonnés qui leur tendaient les bras en les appelant par des cris déchirants. Ainsi, Basile et Gabriel furent transportés dans des barques différentes, tandis que pleine de désespoir Evangéline se tenait avec son père sur le rivage.

La tâche n'était pas à moitié faite au coucher du soleil quand le crépuscule s'épaissit et s'assombrit aux environs et l'océan dans son reflux quitta en hâte le rivage, laissant à découvert la grève sablonneuse parsemée de débris apportée par la marée, de varech et d'herbes marines gluantes. Plus loin, en arrière, au milieu des effets mobiliers et des charrettes, semblables à un camp de bohémiens ou à des ligueurs après une bataille, toute retraite coupée par la mer et par les sentinelles à leur côtés, étaient campés pour la nuit les acadiens privés de leurs demeures. L'océan mugissant se retirait jusque dans ses retraites les plus profondes attirant après lui sur la grève les cailloux qui s'entrechoquaient et laissant à sec et loin sur le rivage les barques échouées des matelots.

Alors, comme la nuit approchait, les troupeaux revinrent des pâturages, embaumant l'air humide et tranquille de l'odeur du lait gar-

nissant leur mamelles. Ils attendirent longtemps en beuglant à la barrière bien connue de la cour de la ferme, ils attendirent et regardèrent en vain ; la voix de la laitière ne se fit point entendre, ils ne virent point sa main qui les flattait. Le silence régnait dans les rues. L'église ne fit point entendre le son de l'Angelus, la fumée ne s'élevait point des toits, aucune lumière ne brillait à travers les fenêtres.

Pendant ce temps-là, sur le rivage, les feux du soir avaient été allumés, pour les faire on avait employé le bois venant des épaves de la tempête et poussé par les flots sur le sable de la grève. Tout autour on distinguait des figures tristes et abattues ; on entendait des voix de femmes et d'hommes mélées aux cris des enfants.

Semblable au naufragé Paul, sur les rivages désolé de Mélite, le fidèle pasteur allait de feu en feu, comme de foyer en foyer dans sa paroisse, consolant, bénissant et réconfortant. Il arriva ainsi au lieu où Evangéline et son père étaient assis et à la lumière vacillante des flammes il aperçut le visage du vieillard. Il était hagard, creusé, languissant et sans l'ombre d'une pensée ou d'une émotion ; telle est une horloge dont les aiguilles ont été arrachées. C'est en vain

qu'Evangéline essaya de le réconforter par des paroles et par des caresses ; en vain qu'elle lui offrait des aliments ; il ne faisait pas un mouvement, il n'avait pas un regard, pas un mot, mais son œil effaré se tenait immobile tourné vers le feu pétillant. "Benoît!" murmura le prêtre d'un ton compatissant. Il aurait bien voulu en dire davantage, mais son cœur était plein et sa voix s'altéra et les mots expirèrent sur ses lèvres ; tels les pieds d'un enfant s'arrêtent sur le seuil d'une maison cloués par la scène qu'il voit et l'horrible présence de la douleur. Alors, silencieusement, il posa sa main sur la tête de la jeune fille, levant ses yeux pleins de larmes vers les étoiles muettes qui se mouvaient au-dessus d'eux parcourant leur course sans être troublées par les maux et les tristesses des mortels. Puis il s'assit près d'elle, et ensemble ils pleurèrent en silence.

Tout à coup une lumière s'éleva du côté du sud ; telle en automne la lune à la couleur de sang franchit les murs cristallins du ciel et semblable à un Titan étend à travers l'horizon ses cents mains sur les montagnes et les prairies, saisissant les rocs et les rivières et entassant des ombres immenses les uns sur les autres. Cette lumière devint de plus en plus visible, réflétée

par les toits du village, répandant sa lueur dans le firmament, sur la mer et jusque sur les vaisseaux qui reposent dans la rade. Des colonnes de fumée brillante s'élevèrent et des jets de flamme se montraient et disparaissaient tour à tour comme la main tremblante d'un martyr. Alors, quand le vent s'empara des braises et du chaume enflammé et les soulevant les fit tourbillonner dans l'air, on vit, à la fois, sortir du sommet d'une centaine de maisons, des nuages de fumée éclairés par les flammes étincelantes.

Cet incident jeta la consternation dans la foule du rivage et parmi ceux qui étaient à bord du vaisseau. Ils furent d'abord muets d'épouvante, puis ils s'écrièrent avec douleur : "Nous ne reverrons plus nos foyers du village de Grand-Pré !" Tout à coup, les coqs commencèrent à chanter dans les basses-cours pensant que le jour était à son aurore, bientôt la brise apporta les sons du beuglement des troupeaux que couvrit l'aboiement des chiens. Alors s'éleva une clameur telle qu'on en entend la nuit dans les camps des prairies de l'ouest ou des forêts qui borde le Nébraska lorsque les chevaux sauvages effrayés galopent avec la rapidité d'un tourbillon ou lorsque des troupeaux de buffles beuglant s'élan-

cent vers une rivière. Tel était le bruit qui s'éleva cette nuit-là, lorsque les bestiaux et les chevaux s'échappèrent de leur étables et écuries en brisant les clotures, et pleins de rage se ruèrent dans les prairies.

Ecrasés de douleur par ce spectacle, muets, le prêtre et la jeune fille contemplaient cette scène de terreur qui s'élargissait devant eux en rougissant l'horison, et lorsqu'ils se tournèrent enfin pour parler à leur companion silencieux il était tombé de son siège et son corps dont l'âme s'était retirée gisait sans mouvement étendu sur le rivage. Lentement, le prêtre souleva la tête inanimée du vieillard et la jeune fille s'agenouilla près de son père en se lamentant tout haut dans sa terreur. Alors, elle s'évanouit, et sa tête tomba sur la poitrine du cadavre. Elle resta toute la nuit dans ce profond sommeil d'oubli, et, lorsqu'elle reprit ses sens, elle vit une multitude de gens près d'elle. C'était des figures d'amis qui la contemplaient avec douleur, pâles, les yeux pleins de larmes et le regard rempli de la plus triste compassion. Les flammes du village en feu illuminaient encore le paysage et rougissaient le ciel au-dessus des têtes et se réflètaient sur les visages de ceux qui entouraient l'orpheline, et

cette scène parut à ses sens vacillants comme le jour du jugement. Alors elle entendit une voix familière qui disait à la foule : "Enterrons-le près de la mer. Quand des temps meilleurs nous ramèneront de la terre inconnue de notre exil vers nos foyers, alors nous déposerons pieusement sa poussière sacrée dans le cimetière." Telles furent les paroles du prêtre. Et alors, en hâte, ayant pour torches funèbres les lueurs du village en feu, sans cloches et sans livres, ils enterrèrent, près de la mer, le fermier de Grand-Pré. Et, comme la voix du prêtre répétait les prières des morts, la mer, semblable à la voix funèbre d'une vaste congrégation, répondit solennellement en mêlant son rugissement aux chants des trépassés. C'était la marée qui montait, revenant des distances lointaines de l'immense océan et se pressant de regagner la terre avec le premier point du jour. Alors recommença de nouveau le tumulte et le bruit de l'embarquement. Et au reflux de cette marée les vaisseaux mirent à la voile pour s'éloigner du port, laissant derrière eux le mort sur le rivage et le village en ruines.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Bien des années pleines de fatigues ont passé depuis l'incendie du village de Grand-Pré ; depuis qu'à la faveur de la marée les vaisseaux chargés sont partis, emportant une nation et tous ses dieux lares en exil, un exil sans fin et sans exemple dans l'histoire. Les acadiens furent débarqués loin les uns des autres, séparément, sur des côtes diverses. On les dispersa comme des flocons de neige que les vents du nord-est frappent obliquement à travers les brouillards qui obscurcissent les bancs de Terre-Neuve. Sans ami, sans foyer, sans espoir, ils errèrent de ville en ville, des lacs glacés du nord aux savanes brûlantes du sud ; des pâles rivages de la mer aux terres où le père des eaux saisit les collines dans sa main et les attire vers l'océan jusqu'au profondeurs des sables pour ensevelir les os dispersés du mammouth. Les exilés cherchèrent des amis, des foyers, et, beaucoup, désespérés, le cœur brisé, ne demandèrent à la terre qu'un tombeau, sans plus s'occuper d'amis ni de maison. Leur histoire est écrite sur les tables de pierre des cimetières.

Pendant longtemps, parmi ces déshérités on vit une jeune fille attendant et errant, à l'esprit doux et humble et souffrant avec patience toutes sortes de traverses. Elle était belle et jeune ; mais, hélas ! devant elle s'étendait, lugubre, vaste et silencieux, le désert de la vie avec ses sentiers marqués par les tombes de ceux qui, avant elle, avaient été affligées et avaient souffert de passions depuis longtemps éteintes, et d'espoirs morts et abandonnés depuis longtemps. De même le chemin de l'émigrant à travers les déserts de l'ouest est marqué par les feux de camps depuis longtemps consumés et par des ossements blanchis par les rayons du soleil. Il y avait, dans la vie de cette jeune acadienne, quelque chose d'incomplet, d'imparfait, d'inachevé, comme si une matinée de juin, avec toute sa musique et son soleil s'arrêtait soudainement dans le ciel, et se flétrissant descendait de nouveau lentement dans l'est d'où elle était sorti un instant d'avant. Quelque fois l'exilée prolongeait son séjour dans les villes jusqu'à ce que, poussée par une fièvre intérieure, par une impatience remuante, par la faim et la soif de l'esprit, elle recommençait, de nouveau, ses recherches sans fin et ses efforts. Quelque fois, elle errait dans les cimetières et con-

templait les croix et les pierres tumulaires, s'assey-ait près de quelque tombe sans nom en pensant que peut-être dans son sein IL reposait déjà et il lui tardait de reposer près de lui. Quelque fois une rumeur, un ouï-dire, un murmure inarticulé lui arrivait comme une indication et la poussait en avant. Quelque fois elle parlait à ceux qui avait vu et connu son bien-aimé ; mais il y avait longtemps et dans une place lointaine dont ils avaient oublié le nom. "Gabriel Lajeunesse," disaient-ils, "oh, oui ! nous l'avons vu. Il était avec Basile le forgeron et tous les deux sont partis pour les prairies ; ils sont coureurs des bois, chasseurs et trappeurs renommés." "Gabriel Lajeunesse," disaient d'autres, "oh, oui ! nous l'avons vu, il est voyageur dans les plaines de la Louisiane." Alors, ils ajoutaient : "Pauvre enfant, pourquoi rêver et l'attendre plus longtemps ? N'y a-t-il pas d'autres jeunes gens aussi beaux que Gabriel ? D'autres qui ont un cœur aussi tendre et aussi fidèle et un caractère aussi loyal ? Voici Baptiste Leblanc, le fils du notaire, qui t'aime depuis de bien longues années ; viens, donne-lui ta main et sois heureuse ! Tu es trop belle pour rester à coiffer sainte Catherine." Evangéline répondait d'un ton calme et triste : "Je ne puis pas ; où

mon cœur est allé ma main doit suivre et non ailleurs. Car lorsque le cœur va en avant, comme une lampe et illumine le sentier, bien des choses s'éclaircissent qui gisent dans l'obscurité !" Et là-dessus, le prêtre, son ami et son confesseur, dit avec un sourire : "O, ma fille ! ton Dieu parle en toi ! Ne parle pas d'affection perdue ; l'affection ne se perd jamais, si elle n'enrichit pas le cœur d'un autre, ses eaux retournant à leurs sources, comme la pluie, les rempliront de fraîcheur ; ce qui vient de la rivière retourne à la rivière. Patience, accomplis ton labeur, achève ton œuvre d'affection. La tristesse et le silence sont forts et la souffrance supportée avec patience est divine. C'est pourquoi tu dois accomplir ton travail d'amour jusqu'à ce que ton cœur soit comme divinisé, purifié, fortifié, et rendu plus digne du ciel." Réconfortée par les paroles du vieillard Evangéline souffrit et attendit. Elle entendit encore, dans son cœur, les chants funèbres de l'océan, mais au milieu de ce bruit il y avait une voix murmurant ces mots : "Ne désespère pas !" Ainsi cette pauvre âme erra manquant de tout et surtout de tendresse, saignante, nu-pieds, foulant les ronces et les épines de l'existence. O Muse ! laisse-moi essayer de suivre les traces de l'exilée,

non pas à travers chaque pas détourné, chaque année d'existence pleine de changements mais comme le voyageur suit le cour d'un ruisseau à travers la vallée : parfois loin de ses bords et voyant, çà et là, dans un espace ouvert et seulement par intervalles le lustre de ses eaux ; puis s'approchant de son lit à travers l'obscure forêt qui le lui cache et bien qu'il ne le voit pas il peut en entendre le murmure continu ; heureux, enfin, s'il découvre le point où il atteint une issue.

II.

On était au mois de mai. Loin, au bas de la Belle Rivière, au-delà du rivage de l'Ohio et des rives du Wabash, dans les eaux dorées du large et rapide Mississipi, flottait un grossier bateau conduit par des rameurs acadiens. C'était une bande d'exilés, comme un radeau d'une nation naufragée, dispersée le long de la côte et maintenant flottant ensemble, enchaînés par les liens d'une croyance commune et d'un malheur commun : c'était des hommes, des femmes et des enfants, qui, guidés par l'espérance ou par un ouïdire, cherchaient leurs parents et leurs amis parmi les pauvres fermiers de la côte acadienne et

dans les prairies de la belle Opelouse. Evangéline et son guide, le Père Félicien, étaient avec eux. Jour par jour ils glissèrent vers l'embouchure du fleuve turbulent, s'avançant progressivement sur les sables mouvants, à travers la sombre solitude des forêts; s'arrêtant nuit par nuit sur leurs bords à la lueur des feux flamboyants de leurs camps. Tantôt, à travers les chutes rapides, au milieu d'îles vertes où les cotonniers, semblables à un champ de plumes, balançaient leurs crêtes pleines d'ombres, ils bondissaient avec les courants; tantôt, ils émergeaient dans des lacs immenses dans le lit desquels gisaient des bancs de sable argenté, et dont les bords, battus par les vagues bondissantes, étaient habités par des troupes de pélicans au plumage d'un blanc de neige éblouissant. Le paysage se nivelait et le long du rivage on voyait, sous les ombrages d'arbres chinois, au milieu de jardins luxuriants, des maisons de planteurs, des cabanes de nègres et des colombiers. Ils approchaient de la région où règne un été pérpétuel, à l'endroit où le fleuve se courbant avec majesté se dirige vers l'est à travers la côte d'or et les bosquets d'orangers et de citronniers. Les exilés aussi, s'écartèrent de leur course, et, entrant dans le boyau de Plaquemine,

ils se perdirent bientôt dans un labyrinthe d'eaux mortes et contournées qui, semblable à un filet d'acier, s'étendait dans toutes les directions. Au-dessus de leurs tétes s'entrelaçaient en arcs obscurs les branches du cyprès semblables à une tour ténébreuse. Et les mousses flottantes au milieu de l'air voltigeaient comme des bannières suspendues anx murs des anciennes cathédrales. Il régnait un silence de mort interrompu seulement par les hérons perchés sur les branches du cèdre où ils étaient revenus au coucher du soleil, ou par le hibou souhaitant la bienvenue à la lune avec son rire diabolique. Il faisait un beau clair de lune se réflètant et resplendissant sur l'eau, à travers le feuillage des cyprès et des cèdres comme à travers des arches et des voûtes en ruine. Tout ce qui les environnait leur semblait un rève confus et étrange—et sur eux plana un atmosphère d'étonnement et de tristesse—étranges avant-coureurs de malheurs qu'on ne voit pas et auquel on ne peut parer. De même que, au trépignement du sabot d'un cheval sur le gazon des prairies, longtemps d'avance, la tremblante sensitive ferme ses feuilles, ainsi aux trépignements des pas du destin, avec ses tristes présages d'infortune, le cœur des acadiens trembla et se

ferma, avant que les coups de la destinée les eût atteint. Mais le cœur d'Evangéline fut soutenu par une vision qui vint flotter faiblement devant ses yeux et lui faire signe à travers le clair de la lune. C'était la pensée de son esprit qui prenait la forme d'un fantôme. Gabriel avait passé devant elle à l'aide des ailes de cette apparition, et, maintenant, chaque coup d'aviron l'approchait de plus en plus près d'elle.

Alors, de sa place, à la proue du bateau, se leva un des rameurs, et, comme un signal, si d'autres comme eux, par hasard, faisaient voile sur ces eaux sombres et ténébreuses, il fit retentir son cor de chasse qui résonna fortement à travers les colonnes et les corridors touffus de la forêt, brisant le sceau du silence et donnant des langues à la solitude. Au-dessus d'eux, les bannières de mousse silencieuse semblèrent se réveiller au son de la musique. Des multitudes d'échos s'éveillèrent et moururent sur la nappe liquide et sous les branches vertes, mais aucune voix ne donna la réplique ; aucune réponse ne vint de l'obscurité ; et lorsque l'écho s'arrêta le silence sembla pénible. Alors Evangéline dormait mais les bateliers ramaient au milieu de la nuit, parfois silencieux, parfois chantant des

chansons familières aux rameurs canadiens, et telles qu'ils en chantaient jadis sur les rivières de leur propre patrie. Et pendant toute la nuit on entendit les sons mystérieux du désert, dans le lointain, aussi indistincts que le bruit des vagues ou du vent dans la forêt mêlé aux cris de la grue et du mouvement de l'alligator hideux.

Ainsi avant le midi du jour suivant ils sortirent des ombres et devant eux, sous un soleil radieux, s'étendaient les lacs de l'Atchafalaya. Les nénufars s'inclinaient par milliers sous les légères ondulations de la rame, et le lotus, resplendissant de beauté, soulevait sa couronne d'or au-dessus de la tête des bateliers. Le parfum des odorants magnolias en pleine floraison et la chaleur de midi alourdissaient l'air. De nombreux îlots champêtres, bordés d'épaisses haies de roses embaumées près desquels ils passaient les invitaient au sommeil. Bientôt leurs rames s'arrêtèrent près du plus enchanteur. Ils amarrèrent leur chaloupe en sureté près des bords ombragés par les branches des saules pleureurs, se dispersèrent sur le vert tapis et cherchèrent dans le sommeil un repos pour leurs membres fatigués par le travail de la nuit. Au-dessus d'eux s'élevait haute et vaste la tête d'un cèdre. De ses rameaux im-

menses pendaient la bignone et la vigne grimpante, formant une échelle semblable à celle de Jacob sur les barreaux suspendus desquels les anges montaient et descendaient et où le vif colibri voltigeait de fleur en fleur. Telle était la vision d'Evangéline pendant son sommeil, vision qui remplit son cœur d'amour pendant que l'horizon d'un ciel ouvert éclairait son âme endormie de la gloire des régions célestes.

Plus près et sans cesse approchant, au milieu des îles sans nombre, volait une barque légère et rapide, glissant sur les eaux, pressée dans sa course par les bras courbés des chasseurs et des trappeurs. Sa proue s'avançait vers le nord, terre du bison et du castor. Au gouvernail était assis un jeune homme pensif et usé par les soucis. Des mèches de cheveux noirs ombrageaient négligemment son front et sur son visage on pouvait lire aisément les traces d'une tristesse inaccoutumée à cet âge. C'était Gabriel, qui, fatigué d'attendre, malheureux et ne pouvant rester en repos, allait chercher dans les solitudes de l'ouest, l'oubli de lui-même et du chagrin. Ils passèrent rapidement, près des bords de l'île, mais sur la rive opposée et derrière un rideau de palmiers, de sorte qu'ils ne virent pas la barque cachée

sous les saules ni les dormeurs que ne réveillèrent pas les bruits des coups d'avirons. L'ange de Dieu n'était pas là pour réveiller la vierge endormie. Ils disparurent prestement, comme l'ombre d'un nuage sur la prairie. Après que le bruit de leurs rames sur le tolet se fut évanoui dans le lointain, les proscrits s'éveillèrent comme touchés par une vertu magique et la jeune fille dit en soupirant au prétre, son ami : "O, Père Félicien, quelque chose dans mon cœur me dit que Gabriel erre près de moi. Est-ce un rève insensé ou une supertition oiseuse et vague ? Ou un ange en passant a-t-il à mon esprit révélé la vérité ?" Alors elle ajouta en rougissant : "Hélas ! pauvre être crédule que je suis ! Ces mots n'ont point de sens pour vous, ô, mon père." Le vénérable vieillard répondit en souriant : "Ma fille, tes paroles ne sont pas oisives, ni sans signification pour moi. Le sentiment est profond et tranquille, et le mot qui flotte à la surface est comme une bouée ballottée qui trahit l'endroit où l'ancre est jetée. Aie donc confiance dans ton cœur et dans ce que le monde appelle illusions. Vraiment Gabriel est près de toi, car pas très-loin vers le sud, sur les bancs de la Têche, sont les villes de Saint Maur et de Saint Martin. Alors après

avoir longtemps erré la fiancée sera remise entre les mains de son fiancé ; alors aussi le pasteur si longtemps absent retrouvera son troupeau et sa bergerie. Oh ! quelle est belle cette terre avec ses prairies et ses forêts d'arbres fruitiers ; on y marche sur un parterre plein de fleurs et le plus bleu des cieux y couvre de son dôme les murs de la forêt. Ceux qui habitent ce pays l'ont nommé l'Eden de la Louisiane." Après ces paroles de consolation ils se levèrent et continuèrent leur voyage. La nuit arriva doucement. A l'ouest, le soleil, semblable à un magicien, étendait sa baguette dorée sur le paysage d'alentour ; et, sous son influence, des vapeurs scintillantes s'élevèrent du sein de la terre et le ciel, les eaux et les forêts paraissant tout en feu, se mélèrent et se fondirent ensemble. Suspendu entre deux cieux, semblable à un nuage aux rebords argentés, le bateau à l'aide de ses rames flotta sur les eaux tranquilles. Le cœur d'Evangéline était rempli d'un charme inexprimable. Touchées par la magique baguette, les fontaines sacrées du sentiment s'enflammèrent aux flambeaux de l'amour, comme le ciel et les eaux d'alentour. Alors, d'un bosquet voisin, l'oiseau-moqueur, le plus sauvage des chanteurs, se balançant sur les branches d'un

saule suspendu sur le lac, fit sortir de son gosier un tel flot de délirante musique que l'air tout entier, les bois et les vagues semblèrent faire silence pour l'écouter. D'abord sa voix fut plaintive et triste, alors s'élevant jusqu'au délire elle sembla suivre ou guider les dèbauches effrénées des Bacchantes. Il fit entendre des notes séparées, tristes, basses et lamentables, alors les réunissant toutes il les éleva et les grossit comme par dérision ; tel, après un orage, une rafale de vent à travers le sommet des arbres secoue sur ses branches les gouttes de pluies qui retombent en pluie cristalline. Avec de tels préludes et des cœurs sanglottants d'émotion, les exilés entrèrent lentement dans la Têche, à l'endroit où elle coule dans la verte Opelouse. A travers l'air ombré au-dessus de la crête des forêts ils virent une colonne de fumée s'élever d'une demeure voisine ; ils entendirent le cri du cor et le beuglement du troupeau dans le lointain.

III.

Près des bancs de la rivière, ombragée par les chênes dans les branches desquels brillaient des guirlandes de mousse espagnole et de gui mysté-

térieux, tel, qu'au temps de Noël, en coupaient les Druides avec leurs serpes d'or, était située tranquille et solitaire la maison d'un pâtre. Un jardin l'entourait lui formant une ceinture de fleurs luxuriantes et remplissant l'air de leurs parfums. La maison elle-même était faite de poutres coupés dans le cyprès et soigneusement assemblées. Le toit était large et bas ; de minces colonnes, où grimpaient le rosier et la vigne, supportaient une large et spacieuse véranda. L'oiseau-mouche et l'abeille avaient établi leurs nids autour. A chaque bout de la maison, au milieu des fleurs du jardin étaient situés les pigeonniers comme de perpétuels symboles d'amour scènes d'amour sans fin, où luttaient sans cesse d'infatigables rivaux. Le silence régnait sur ce coin de terre. La ligne d'ombre et de soleil s'arrêtait au sommet des arbres et laissait la demeure sous les ombrages. Du haut de la cheminée, montant et se perdant dans l'air du soir, s'échappait lentement une mince colonne de fumée bleuâtre. Derrière la maison, depuis la barrière du jardin, un sentier conduisait à travers les bosquets de chênes, à la lisière des prairies sans limites où le soleil descendait dans un océan de fleurs. Inondé de lumière, semblable à un

vaisseau aux voiles ombreuses suspendues librement à leurs mâtereaux sur les eaux calmes des tropiques, se tenait un bouquet d'arbres enlacés par la vigne grimpante.

Juste à l'endroit où les forêts bordaient le gazon fleuri de la prairie, monté sur son cheval, à la selle espagnole et munie d'étriers, apparut un pâtre portant guêtres et pourpoint de peau de chevreuil. Sous sa coiffure castillane sa large et brune figure contemplait cette scène tranquille avec le regard assuré d'un maître. Autour de lui, d'innombrables troupeaux de vaches broutaient paisiblement l'herbe de la prairie et respiraient la fraicheur du soir s'élevant de la rivière et se répandant sur les environs. Cet homme leva lentement le cor qui pendait à sa ceinture et gonflant sa large et profonde poitrine, il tira un son qui retentit doucement au loin dans la solitude à travers l'air humide du soir. Soudainement les quadrupèdes aux blanches cornes se levèrent dans l'herbe semblables à des flocons d'écume sur les courants contraires de l'océan. Un moment silencieux ils semblèrent contempler la scène qu'ils avaient devant eux, puis en beuglant ils s'élancèrent dans la prairie et toute cette masse parut comme un nuage, une ombre dans

le lointain. Alors, comme le pâtre s'acheminait vers la maison, par la porte du jardin, il vit le prêtre et la jeune fille s'avancer vers lui. Aussitôt il sauta à bas de son cheval pétrifié d'étonnement et s'avança vers eux en étendant ses bras et en proférant des cris de surprise. Quand ils virent son visage les deux arrivants reconnurent Basile le forgeron. Il les accueillit cordialement et les conduisit au jardin. Là, sous un bosquet de rose, ils donnèrent libre carrière à leurs cœurs; c'était des demandes et des réponses sans fin, des embrassades amicales sans cesse renouvelées; tantôt riant, tantôt pleurant, tantôt silencieux et pensifs. Pensifs car Gabriel ne venait pas; et alors de sombres doutes et des tristes soupçons planaient au-dessus de la jeune fille, et, Basile, quelque peu embarrassé, rompit le silence et dit: "Puisque vous venez des rives de l'Atchafalaya comment n'avez-vous rencontré nulle part le bateau de mon Gabriel sur les bayous?" A ces mots une ombre passa sur la face d'Evangéline. Ses yeux se remplirent de larmes et elle dit en tremblant: "Parti? Gabriel est-il parti?" Et cachant son visage sur l'épaule du vieillard, elle donna libre essor à sa douleur, elle pleura et se lamenta. Alors le bon Basile lui dit d'un ton

enjoué : "Console-toi, mon enfant ; ce n'est que d'aujourd'hui qu'il est parti. Pauvre fou ! il m'a laissé seul avec mes troupeaux et mes chevaux. Il devenait chaque jour capricieux et agité ; fatigué, tourmenté, son esprit ne pouvait endurer plus longtemps le calme de notre existence tranquille. Pensant toujours à toi, toujours inquiet et triste, silencieux toujours, ou ne parlant que de toi et de ses chagrins, il était devenu si ennuyeux pour les hommes et les jeunes filles, si ennuyeux même pour moi qu'à la fin, après avoir réfléchi, je l'envoyai à la ville d'Adayes pour faire le commerce de mulets avec les espagnols. De là, il suivra la voie indienne jusqu'aux montagnes d'Ozark en chassant les bêtes à poil et en attrapant des castors sur le bord des cours d'eaux. Par conséquent, prends courage, nous suivrons l'amant fugitif. Il n'est pas loin dans son voyage et il a contre lui le destin et le courant des eaux. Demain nous partirons et par la pourpre rosée du matin nous le suivrons à grand pas et le ramènerons dans sa prison."

A ce moment on entendit des sons joyeux et l'on vit venir des bords de la rivière Michel le joueur de violon porté en triomphe sur les bras de ses camarades. Depuis longtemps il vivait

sous le toit de Basile, comme un dieu de l'Olympe, n'ayant d'autres soucis que d'inonder les mortels des flots de sa musique. Il était renommé au loin pour sa chevelure argentée et son violon. "Vive Michel !" criaient-ils, "notre brave ménétrier acadien." Et ils le portaient triomphalement en procession, et le Père Félicien puis Evangéline s'avancèrent aussitôt ; ils accueillirent le vieillard avec des mots d'amour souvent répétés ; ils parlèrent du passé et Basile au comble de la joie salua ses vieux compagnons par de joyeux commérages ; riant d'un rire haut et franc et embrassant les mères et les filles. Les exilés étaient émerveillés de voir la richesse du ci-devant forgeron, de contempler tous ses domaines et ses troupeaux et son air patriarcal. Ils étaient ravis d'entendre ce qu'il disait du sol et du climat et des prairies pleines d'un nombreux troupeau qui appartenait à qui voulait les prendre. Chacun dans son cœur pensait que lui aussi irait et ferait de même. Alors ils montèrent les marches du perron et traversant la véranda aérée ils entrèrent dans la maison où déjà le souper de Basile l'attendait à son retour attardé ; là, les proscrits se reposèrent et fêtèrent ensemble.

Une obscurité soudaine descendit sur cette fête

joyeuse. Tout était silencieux au dehors, et, illuminant le paysage d'un rayon argenté s'élevèrent la lune pleine de rosée et des myriades d'étoiles brillantes. A l'intérieur de la maison, plus brillantes que ces astres brillaient les figures des amis à la lueur de la lumière scintillantes des lampes.

A un bout de la table, se tenait le pâtre répandant avec une profusion sans fin et son cœur et son vin, allumant sa pipe remplie du doux tabac des Natchez. Il addressa en ces termes la parole à ses hôtes qui sourirent en l'écoutant : "Encore une fois, soyez les bienvenus, mes amis, vous qui depuis si longtemps avez été sans amis et sans foyers ; soyez les bienvenus sous un toit qui heureusement est meilleur que l'ancien. Ici aucun hiver affamé ne vient congeler notre sang comme une rivière ; ici un sol pierreux ne vient point provoquer la colère du laboureur. La charrue fend doucement le sol comme la quille d'un navire fend l'eau. Les bosquets d'orangers sont en fleur toute l'année et l'herbe croit plus dans une seule nuit que dans un été canadien tout entier. Ici encore des troupeaux sans nombre errent à l'état sauvage dans les prairies sans qu'un maître les réclame ; ici aussi pour avoir de la terre il ne

faut que la demander et des forêts de bois de construction avec quelques coups de hache sont transformées en maisons. Quand celles-ci sont bâties et que vos champs sont jaunes de moisson aucun roi George d'Angleterre ne viendra vous arracher à vos foyers, brûler vos maisons et vos granges et voler vos terrains et vos bestiaux." Et ce disant, la main grosse et charnue de l'ancien forgeron s'abattit sur la table, et un souffle de fureur jaillit de ses narines. Les hôtes tressaillirent et le Père Félicien, étonné, arrêta soudainement sa main qui portait une prise à ses narines. Mais le brave Basile reprit sur un ton plus doux et plus gai : "Seulement, faites attention aux fièvres, mes amis ; faites attention aux fièvres ! Car, comme dans notre vieux climat acadien, on ne les guérit pas en portant une arraignée pendue au cou dans une coque de noix !"

A ce moment, on entendit des voix à la porte, des pas s'approchèrent et résonnèrent sur l'escalier et le plancher de la fraîche véranda. C'était les créoles du voisinage et de petits planteurs acadiens qui avait été mandés au foyer du pâtre Basile.

Elle fut joyeuse cette réunion d'anciens camarades et d'anciens voisins : les amis tombaient

dans les bras les uns des autres et ceux qui autrefois étaient étrangers les uns aux autres, en se rencontrant dans l'exil, devinrent subitement de mutuels amis, attirés qu'ils étaient par les doux liens d'une commune patrie. Mais des accords joyeux partant d'une salle voisine et provenant des cordes mélodieuses du violon de Michel coupèrent court à tous ses discours. Comme des enfants en gaieté, oubliant tout, les amis s'adonnèrent au tourbillon de la danse étourdissante, balayant tout sur leur passage, balancés par les accents de la musique, rêvant, ouvrant de grands yeux et faisant voler leurs vêtements agités.

Pendant ce temps là, à l'autre bout de la salle, le prêtre et le pâtre étaient assis. Ils conversaient ensemble du passé, du présent et de l'avenir. Evangeline, debout, était comme en extase, car au-dedans d'elle le passé se réveillait et au milieu du bruit de la musique elle entendait le mugissement de la mer et une tristesse irrépressible passa sur son cœur, et, sans être vue, elle s'envola au jardin. La nuit était belle. Derrière le sombre mur de la forêt, se levait la lune couvrant l'extrémité des arbres d'un reflet argenté. Sur la rivière, tombait, ça et là, à travers les branches, les rayons tremblants du clair de lune semblables à

de douces pensées d'amour dans un esprit sombre et égaré. Tout près de la jeune fille et tout autour d'elles les différentes fleurs du jardin répandaient leur âme en parfums odoriférants ; c'était leur prière et leur confession du soir, qui allait à destination comme un chartreux recueilli. Le cœur de la jeune fille était plein d'un parfum plus odorant que le leur et plus chargé d'ombres et de rosée nocturnes. Le clair de lune rayonnant et magique semblait inonder son âme de désirs indéfinissables, lorsque par la porte du jardin, sous les ombrages du chêne brun, elle passait solitaire pour aller au bord des prairies sans limites. Le sentier était désert, au-dessus planait un brouillard argenté et des mouches-à-feu en nombre incalculable brillaient et voltigeaient en se croisant les unes les autres. Au-dessus de sa tête les étoiles, ces pensées de Dieu dans le ciel, brillaient aux yeux de l'homme qui avait cessé de s'émerveiller et d'adorer, excepté lorsqu'une comète enflammée paraissait sur les murailles de ce temple, comme si une main apparaissant avait écrit dessus la menace prophétique : "Mane, Thecel, Phares !" L'âme de la jeune fille, entre les étoiles et les mouches-à-feu, errait solitaire ; elle s'écria : "O, Gabriel ! O mon bien-

aimé ! Etre si près de moi, et je ne puis te voir ! Etre si près de moi et je ne puis entendre ta voix ! Ah ! combien de fois tes pieds ont-ils foulé ce sentier qui mène à la prairie ! Ah ! combien de fois tes yeux se sont-ils portés sur ces forêts qui m'entourent ? Ah ! que de fois, retournant de ton travail tu as reposé sous ce chêne tes membres fatigués et rêvé à moi pendant ton sommeil ? Quand mes yeux te reverront-ils ? Quand mes bras pourront-ils t'embrasser ?" Tout à coup la note de l'engoulevent se fit entendre haute et près d'Evangéline, comme une flûte dans les bois, et bientôt traversant les bosquets d'alentour se perdant dans le lointain, l'oiseau garda le silence. "Patience" murmuraient les chênes semblables aux oracles des cavernes obscures ; et, de la forêt qu'illuminait la lune, un soupir répondit : "Demain !"

Le jour suivant le soleil se leva radieux, et toutes les fleurs du jardin baignèrent ses pieds luisants de leurs larmes et oignirent ses tresses de cheveux du baume délicieux qu'elles portaient dans leurs vases de cristal. "Adieu !" dit le prêtre en se tenant sur le seuil ombragé, "tâchez de nous ramener l'enfant prodigue du lieu de jeûne et de famine ; ramenez-nous aussi la vierge folle

qui dormait quand l'époux venait." "Adieu !" répondit la jeune fille, et, souriante, elle descendit avec Basile au bord de la rivière, où attendaient déjà les bateliers. Commençant donc leur voyage au matin, à la chaleur du soleil et pleins de joie ils suivaient rapidement le vol de celui qui marchait devant eux, emporté par le vent du destin comme une feuille morte à travers le désert. Ni ce jour là, ni le jour suivant, ni celui qui succéda, ils ne trouvèrent la trace de sa course, soit sur le lac, dans la forêt où sur le fleuve : ils ne la trouvèrent même pas au bout de plusieurs jours. Ils n'avaient pour guides à travers un pays sauvage et désolé que de vagues et incertaines rumeurs, jusqu'à ce que, fatigués et ennuyés, ils s'arrètèrent à une petite auberge de la ville espagnole d'Adaye. Le propriétaire leur apprit que le jour d'avant Gabriel, ses guides, ses compagnons avec leur chevaux avaient quitté la place et prit le chemin des prairies.

IV.

Loin, dans l'ouest, se trouve une terre déserte, où les montagnes élèvent leurs sublimes et lumineux sommets en perçant des neiges perpétuelles.

Au bas de leurs ravins dentelés et profonds, une gorge semblable à une porte, ouvre un rude passage aux roues des chariots des émigrants. A l'ouest, coulent l'Orégon, le Walleway et l'Ouyhée ; à l'est, dans sa course sinueuse, entre les montagnes du Vent-de-la-Rivière, à travers la vallée des Eaux-Douces, se précipite le bouillant Nebraska ; et, au sud, de la Fontaine-qui-Bout et de la sierra espagnole, des torrents sans nombre, roulant les rochers sablonneux balayés par le vent du désert, descendent vers l'océan, avec un bruit sans fin semblable à celui des longues cordes d'une harpe aux fortes et solennelles vibrations. S'étendant entre ces ruisseaux se trouvent les merveilleuses et belles prairies, ces baies gonflées d'herbe toujours roulante à l'ombre et au soleil, brillante de luxuriant bouquets de roses et de pourpres amorphas. Là, on voit courir des troupeaux de buffles, d'élans, de chevreuils, de loups et de chevaux sans cavalier. Là, on voit des feux qui dévorent et flétrissent, des vents fatigués de souffler ; au milieu de ces prairies vivent les tribus dispersées des enfants d'Ismaël, souillant le désert de leur sang et, au-dessus de leurs pistes guerrières, semblable à l'âme implacable d'un capitaine tombé dans la bataille, des-

cendant du ciel et y remontant par d'invisibles échelles, le vautour, aux ailes majestueuses, plane dans les airs en y traçant des cercles. Cà et là, la fumée s'élève des camps des maraudeurs sauvages, et, de côté et d'autre, apparaissent des bosquets bordant des rivières aux rapides torrents ; et l'ours sombre et taciturne, ce moine solitaire du désert, descend leurs ravins obscurs pour y chercher des racines en creusant, et, pardessus tout, le ciel au pur cristal, couvre cette scène, comme la main protectrice de Dieu étendue sur elle.

Bien avant, dans cette terre merveilleuse, à la base des montagnes Ozarks, précédant chasseurs et trappeurs, Gabriel s'est avancé. Jour par jour, accompagnés par leurs guides indiens, la jeune fille et Basile ont suivi sa trace fugitive en pensant, chaque jour, qu'ils le rattraperont. Quelques fois ils voyaient, ou pensaient voir, la fumée de son camp s'élever dans le lointain dans l'air du matin ; mais à la tombée de la nuit, lorsqu'ils avaient atteint cet endroit, ils ne trouvaient que des braises sous la cendre. Bien que parfois leur cœur fut triste et leur corps fatigué l'espoir les guidait encore comme si la magique fée Morgane leur avait montré des lacs de lu-

mière sans cesse reculant et s'évanouissant devant eux.

Une fois, comme ils étaient assis près de leur feu du soir, une indienne entra silencieusement dans leur camp étroit. Ses traits portaient des traces d'un profond chagrin et réflètaient une patience aussi grande que sa tristesse. C'était une shawnée qui retournait dans sa tribu. Elle venait des lieux de chasses lointaines des cruels comanches où son mari, un canadien, un coureur des bois, avait été assassiné.

Son histoire toucha le cœur du vieux pâtre et de sa compagne et ils l'accueillirent chaleureusement et amicalement. Ils la consolèrent par leurs discours, la firent asseoir près d'eux et lui firent partager leur festin de viande de buffle et de venaison cuite sur la braise. Quand le repas fut fini, et que Basile et ses compagnons fatigués de leur long jour de marche et de leur chasse au daim et au bison s'étendirent sur la dure pour dormir à la lueur tremblante du feu se réflètant sur leurs visages hâlés et sur leurs corps enveloppés dans des couvertures, la sauvagesse s'assit à la porte de la tente d'Evangéline. Puis d'une voix lente, douce et basse, avec son charmant accent indien, elle lui répéta l'histoire de ses

amours, de ses plaisirs, de ses peines et de ses infortunes.

Evangéline pleura beaucoup en entendant ce récit et en apprenant qu'un autre cœur, malheureux comme le sien, avait trouvé la déception dans l'amour. Emue dans les profondeurs de son âme d'une pitié et d'une compassion féminines, soulagée cependant dans son malheur de voir près d'elle un être connaissant la souffrance, elle raconta à son tour son amour et tous ses désastres.

La shawnée était muette d'étonnement et ne put même parler quand l'histoire fut finie. Enfin, comme si une mystérieuse horreur avait agité sa pensée, elle parla et raconta l'histoire de Mowis. C'était le fiancé de la neige qui gagna et épousa une vierge ; mais quand le matin vint il se leva et sortit du wigwam, s'évanouissant, se fondant et se dissolvant dans les rayons du soleil jusqu'à ce que sa fiancée ne le vit plus bien qu'elle le suivit loin dans la forêt. Puis avec le même accent doux et bas semblable à un charme magique, l'indienne lui fit connaître le sort de la belle Lilinau courtisée par un fantôme, qui à travers les sapins au-dessus de la loge de son père, dans le silence du crépuscule, soupirait comme le vent

du soir et murmurait des mots d'amour à l'oreille de la jeune fille, jusqu'à ce qu'enfin elle le suivit dans la forêt guidée par son panache vert et flottant. Elle ne revint pas et personne ne la vit depuis. Silencieuse, émerveillée et surprise, Evangéline écoutait le tranquille torrent de sa parole magique de sorte que, tout, autour d'elle, semblait enchanté par son hôte à la figure de bronze. Au sommet des monts Ozark la lune se leva lentement éclairant la petite tente et touchant de ses mystérieuses splendeurs les sombres feuilles, embrassant et remplissant les bois de sa lumière. A côté un ruisseau murmurait délicieusement et audessus de ses bords les branches des arbres se balançaient presque sans bruit. Le cœur d'Evangéline était rempli de pensées d'amour, mais il s'y glissa un subtil et douloureux pressentiment et une indéfinissable terreur ; tel le froid et venimeux serpent se glisse dans le nid de l'hirondelle. Ce n'était pas une peur terrestre. Un souffle des esprits célestes semblait flotter dans l'air nocturne, et, pendant un moment, l'exilée sentit que, comme la vierge indienne, elle poursuivait un fantôme. Elle s'endormit dans cette pensée et la peur et le fantôme disparurent.

Le lendemain matin, de bonne heure, ils re-

prirent leur marche ; la shawnée qui les accompagnait leur dit : "Sur le penchant ouest de ces montagnes se trouve un petit village habité par une Robe-noire, chef de la Mission. Il enseigne beaucoup de choses à son peuple et leur parle de Jésus et de Marie. Sa parole remplit tour à tour leur cœur de joie et leurs yeux de larmes." Alors Evangéline pleine d'une soudaine et secrète émotion répondit : "Allons à la Mission, car de bonnes nouvelles nous y attendent !" Ils s'y dirigèrent et derrière une chaine de montagnes, juste au coucher du soleil, ils entendirent un bruit de voix, et, dans une verte et large prairie, sur les bords d'une rivière, ils virent les tentes des chrétiens, les tentes de la Mission des jésuites. Sous un chêne dont la tête ressemblait à une tour, situé au milieu du village, le pasteur et ses ouailles étaient agenouillés. Un crucifix attaché au sommet d'un tronc d'arbre, ombragé par une vigne, contemplait de ses yeux agonisants la multitude prosternée à ses pieds. C'était la chapelle rurale. A travers les arches enchevêtrées de son toit aérien, s'élevait le chant des vêpres, mélant ses notes au murmure et au soupir des branches. Silencieux, tête nue, les voyageurs s'approchèrent, s'agenouillèrent sur le sol et prirent part aux

dévotions du soir. Mais quand le service fut fini et que la bénédiction sortie des mains du prêtre se fut répandue en abondance sur la congrégation comme des mains du semeur, le saint homme s'avança lentement vers les étrangers et leur souhaita la bienvenue. Leur réponse amena un sourire bienveillant sur ses lèvres, lorsqu'il entendit dans la forêt le son aimé de sa langue maternelle, et avec d'aimables paroles ils les conduisit dans son wigwam. Ils se reposèrent sur des nattes et sur des peaux de bêtes, mangèrent du gâteau de maïs, festinèrent et étanchèrent leur soif avec la gourde pleine d'eau du pasteur. Bientôt ils racontèrent leur histoire. Alors le prêtre parla ainsi solennellement: "Le soleil n'a pas paru six fois à l'horizon depuis que Gabriel, assis sur cette natte à mon côté, où repose maintenant cette jeune fille, me racontait tristement la même histoire. Après il se leva et continua son voyage!" La voix du prêtre était douce et ses accents pleins de bonté. Mais ses paroles tombèrent sur le cœur d'Evangéline semblables aux flocons de neige qui en hiver tombent dans un nid solitaire que les oiseaux ont abandonné. "Il est allé loin vers le nord," continua le prêtre, "mais en automne, quand la chasse sera finie, il

reviendra à la Mission." Alors Evangéline lui dit d'une voix douce et soumise: "Laissez-moi rester près de vous, car mon âme est triste et affligée." Cette demande parut sage et bonne à tous ; et le lendemain matin, monté sur son coursier mexicain, avec ses guides indiens et ses compagnons, Basile retourna vers sa demeure et Evangéline resta à la Mission.

Lentement, lentement, lentement, les jours se succédèrent ; ainsi firent les semaines et les mois ; et les champs de maïs vert qui sortait de terre quand Evangéline vint comme étrangère, maintenant se balançait au-dessus d'elle, levant ses maigres dards, entrelaçant ses feuilles et formant des cloîtres pour les corbeaux mendiants et des greniers pillés par les écureuils. Alors pendant la saison des moissons dorées les jeunes filles écossaient le maïs et rougissaient à chaque épi rouge-sang qu'elles touchaient car c'était le présage d'un amant, mais riaient lorsqu'elles rencontraient un épi tortu et l'appelaient le voleur du champ. Mais même l'épi de bonne augure ne ramenait pas l'amant d'Evangéline. "Patience !" disait le prêtre, "ayez la foi et votre prière sera exaucée ! Regardez cette plante délicate qui élève la tête dans la prairie ; voyez

comme ses feuilles se tournent toutes vers le nord aussi fidèlement que l'aimant, c'est la fleur-boussole que le doigt de Dieu a suspendu sur l'espace du désert sans chemin et sans limite comme le vaste océan. Elle est là, sur sa tige fragile, pour diriger le voyageur. Ainsi est la foi dans l'âme humaine. Les fleurs de la passion aux gaies et luxuriantes couleurs sont plus brillantes et plus parfumées, mais elles nous séduisent et nous éloignent du sentier et leur odeur est mortelle. Il n'y a que cette humble plante qui peut nous guider ici et plus tard nous couronner d'asphodèles humides de la rosée du népenthe."

L'automne et l'hiver vinrent et disparurent et Gabriel ne vint pas. Le printemps fleuri arriva, les notes du merle et de l'oiseau bleu résonnèrent doucement dans la plaine et dans les bois et cependant Gabriel ne vint pas. Mais sur la brise du vent d'été vint une rumeur plus douce que le chant de l'oiseau, que la couleur ou le parfum des fleurs. On disait qu'au loin, au nord-est, dans les forêts du Michigan, Gabriel avait établi sa tente près des bancs de la Saginaw. Et, accompagnée de guides qui regagnaient les rives des lacs du Saint Laurent, après avoir dit tristement adieu Evangéline s'éloigna de la Mission.

Lorsqu'épuisée de fatigues, après des marches longues et périlleuses elle eût enfin atteint les profondeurs des forêts du Michigan, elle trouva la hutte déserte et tombée en ruine !

Ainsi se passèrent de longues et tristes années et l'on vit la jeune fille errer dans des climats et des pays divers et lointains : tantôt dans les tentes bénies de la mission des doux moraves ; tantôt dans les camps bruyants et sur le champ de bataille des armées ; parfois dans des hameaux retirés, dans des villes et dans de populeuses cités. Elle arrivait comme un fantôme et s'en allait sans laisser de traces. Elle était belle et jeune quand pleine d'espérance elle commença son voyage ; sa beauté était passée et elle était vieille quand, déçue, elle y mit fin. Chaque année successive arrachait quelque chose à sa beauté, laissant derrière elle, plus large et plus profonde, l'ombre et l'obscurité. Alors apparurent çà et là, sur son front, quelques mèches de cheveux blancs, aube d'une autre vie qui se brisait au sommet de son horizon terrestre, de même apparait dans le ciel d'orient les premières bigarures du matin.

V.

Dans cette terre délicieuse, arrosée par les eaux

de la Delaware, gardant dans leurs sylvains ombrages, le nom de l'apôtre Penn, sur les bords d'un magnifique cours d'eau, se trouve la ville qu'il fonda. Là, l'air entier est embaumée et la pêche est l'emblême de la beauté, et les rues encore font écho aux noms des arbres de la forêt, comme si elles avaient été forcées d'apaiser les Dryades dont ils avaient tourmenté les antres. Là, de la mer troublée, Evangéline débarqua ; et dans son exil elle trouva un foyer et une patrie au milieu des enfants de Penn. Là, était mort le vieux René Leblanc. Son lit funèbre ne vit à son chevet qu'un seul de ses cent rejetons. Du moins, là, dans les rues hospitalières de cette ville, il y avait quelque chose qui parlait à son cœur et qui ne la rendait plus étrangère. Son oreille était charmée par le tutoiement des quakers, car il lui rappelait le passé et sa vieille Acadie où tous les hommes étaient égaux et où tous étaient frères ou sœurs. Ainsi quand ses recherches sans succès et sa vie pleine de désappointement se terminèrent pour ne plus recommencer sur terre, sans se plaindre, ses pensées et ses pas se dirigèrent vers ce pays comme les feuilles vers la lumière. De même que du sommet d'une montagne le brouillard pluvieux du

matin disparait au loin et que nous voyons au-dessous de nous le paysage distant, illuminé par le soleil, avec des rivières, des villes et des hameaux rayonnants ; ainsi tomba le brouillard de son esprit et elle vit le monde loin au-dessous d'elle, non plus obscur mais tout illuminé d'amour et le sentier qu'elle avait traversé si loin gisait doucement et beau dans le lointain. Gabriel n'était point oublié. Son image était dans son cœur, vêtue de la beauté de l'amour et de la jeunesse telle qu'elle l'avait vu pour la dernière fois, seulement son silence de mort et son absence l'avait rendu plus beau. Quand elle pensait à lui il n'était point question de temps car il n'existait pas. Sur lui les années n'avaient pas de pouvoir ; il n'était pas changé mais transfiguré ; pour son cœur il était devenu comme un mort qui n'est jamais absent de la pensée. Patience, abnégation, dévouement envers les autres, tel était l'enseignement qu'elle avait reçu d'une vie d'épreuves et de tristesse. Sa vie était ainsi répandue, mais semblable à des aromates odoriférants qui ne s'évaporent jamais bien qu'ils remplissent l'air de leurs aromes. Elle n'avait d'autre espoir et n'en désirait nul autre que de suivre saintement et avec réverence les traces sacrées du Sauveur.

Elle vécut ainsi beaucoup d'années sous l'habit de Sœur de la Miséricorde fréquentant les foyers des pauvres et des malheureux, dans les quartiers populeux de la ville. Elle allait où se cachait la détresse et le besoin, dans les demeures sans soleil et dans les greniers où languissaient les malades sur un triste grabat. Toutes les nuits, lorsque le monde dormait, pendant que le veilleur de nuit répétait hautement le mot de passe pour annoncer que tout était bien dans les rues tumultueuses, on voyait au haut d'une fenêtre de quelque mansarde la lampe d'Evangéline. Jour par jour, le fermier allemand, chargé de fleurs et de fruits pour le marché et s'y acheminant à travers les faubourgs, dès le point du jour, rencontrait chaque matin cette figure douce et pâle qui revenait de ses veillées.

Or il arriva qu'une peste s'abattit sur la ville. Elle avait été présagée par des signes nombreux et surtout par des bandes de pigeons sauvages obscurcissant le soleil dans leur vol, n'ayant qu'un gland dans leur jabot. Et de même que la marée de septembre gonfle quelque ruisseau argenté jusqu'à ce qu'il atteigne les proportions d'un lac dans la prairie, ainsi la mort inondait la vie et débordant de ses limites naturelles donnait les

proportions d'un lac salé au ruisseau argenté de l'existence. La richesse n'avait pas le pouvoir de corrompre l'oppresseur ; pour lui la beauté était sans charme ; tous périssaient de même sous le fléau de sa colère. Seulement, hélas ! le pauvre qui n'avait point d'amis et point de garde-malades se traînait jusqu'à la maison des pauvres et mourait dans cet asile de ceux qui n'en ont point. Alors l'hôpital était situé dans les faubourgs au milieu des prairies et des bois, maintenant il est au milieu de la ville ; mais encore aujourd'hui avec son humble porte et son guichet, au milieu des splendeurs de la cité, ses murs modestes semblent répéter doucement les paroles du Sauveur : "Vous aurez toujours des pauvres parmis vous." Là, jour et nuit, se tenait la Sœur de la Miséricorde. Le moribond la regardait en face et pensait vraiment apercevoir des rayons d'une lumière céleste couronnant son front de splendeurs tels que les artistes en peignent autour du chef des saints et des apôtres ou tel que ceux que l'on voit la nuit, dans le lointain, au-dessus de la ville. A leurs yeux ces rayons ressemblaient aux lampes de la cité céleste où avant longtemps leurs âmes allaient entrer.

Un dimanche matin, marchant tranquillement

dans les rues silencieuses et désertes. Evangéline franchit le seuil de l'hôpital. Sur les ailes de la brise d'été venait la douce odeur des fleurs du jardin. Elle s'arrêta pour cueillir les plus belles afin que les mourants puissent encore une fois admirer leur beauté et respirer leur parfum. Alors comme elle montait l'escalier qui conduit aux corridors un frais vent d'est apporta doucement du lointain le carillon du beffroi de l'église du Christ, auquel vint se mèler, à travers les prairies, le son des psaumes chantés par les suèdois dans leur église de Wicaco. Le calme de de cette heure descendit dans l'âme de la sœur aussi doux que le bruit des ailes des oiseaux. Quelque chose lui dit intérieurement: "Tes épreuves vont enfin finir." Et elle entra dans la salle des malades avec un regard rayonnant. Elle alla sans bruit vers les infirmiers attentifs et laborieux, essuyant des lèvres fiévreuses et des fronts en sueur, fermant en silence les yeux des morts et cachant leur visage lorsqu'ils étaient étendus sur leur grabat semblables à des bancs de neige de chaque côté d'un chemin.

Plus d'une tête pâle se souleva comme Evangéline entra, se tournant sur son lit de douleur pour la regarder passer, car sa présence était à leur

cœur comme un rayon de soleil sur les murs d'une prison. Comme elle regardait autour d'elle elle vit comment la mort, ce consolateur, portant sa main sur plus d'un cœur l'avait guéri pour toujours. Plusieurs malades qui lui étaient familiers avaient disparu pendant la nuit. Leurs places étaient vides ou occupées par de nouveaux-venus.

Tout à coup, comme si elle eût été envahie par la peur ou par un pressentiment extraordinaire, elle s'arrêta : ses lèvres pâlirent et un tremblement parcourut tout son corps et les fleurs tombèrent de ses mains et la lumière et la fraîcheur du matin disparurent de son visage. Alors de ses lèvres s'échappèrent un tel cri d'angoisse que les mourants l'entendirent et soulevèrent leur tête de leur oreiller. Sur le lit devant la religieuse était étendu le corps d'un vieillard. Les mêches de cheveux qui ombrageaient ses tempes étaient longues, minces et grises, mais exposé qu'il était à la lumière matinale, pour un moment son visage sembla prendre les traits de sa première jeunesse. Ainsi généralement se transforment les visages de ceux qui vont mourir. Sur ses lèvres brûlantes et rouges la fièvre laissait ses traces, comme si la vie, ainsi que le hébreu, avait de

sang marqué ses portes afin que l'Ange de la Mort put voir le signe et passer outre. Il était là sans mouvement, sans pensée, mourant et son âme épuisée semblait descendre dans les profondeurs infinies des ténèbres, ténèbres de sommeil et de mort où l'on tombe pour toujours. Alors à travers le royaume des ombres, par des échos multipliés, il entendit le cri de douleur et dans le silence qui succéda une voix aimable murmura avec des accents tendres et sacrés: "Gabriel! ô mon bien-aimé!" et tout s'éteignit. Puis il vit en rêve, une fois de plus, le foyer de son enfance, les vertes prairies acadiennes, avec des rivières entourées de bois au milieu de lui; il vit le village, la montagne et les forêts, et, marchant sous leurs ombrages, comme au jour de sa jeunesse, Evangéline lui apparut dans son rêve. Ses yeux se remplirent de larmes et lorsqu'il leva lentement ses paupières la vision avait disparue, mais Evangéline était agenouillée à son chevet. Il s'efforça vainement de murmurer son nom, la voix expira sur ses lèvres et leurs mouvements révélèrent ce que sa langue aurait prononcé. Il s'efforça en vain de se soulever; Evangéline, agenouillée près de lui, baisait ses lèvres mourantes et appuyait sa tête sur son sein. Le regard

de Gabriel était doux, mais tout à coup il tomba dans l'obscurité comme une lampe éteinte par une rafale de vent venant d'une fenêtre.

Tout était fini maintenant, l'espérance, la crainte et la douleur ; toutes les peines du cœur, l'attente sans fin et sans repos ; toute la souffrance lente et profonde et l'angoisse constante de la patience, tout cela n'existait plus. Et, Evangéline, pressant une fois de plus contre son cœur la tête inanimée de son bien aimé, baissa humblement le front et murmura ces mots : "O mon Père, je vous remercie !"

Elle est encore là la forêt séculaire. Mais bien loin de leurs ombrages, à côté l'un de l'autre, dans leurs tombes sans nom dorment les amants. Sous l'humble mur du petit cimetière catholique, dans le cœur de la ville. ils reposent inconnus et inaperçus. Chaque jour le flux et le reflux de la vie coule près d'eux. Des milliers de cœurs palpitants reposent pour toujours là où sont les leurs. Là, où ils sont, des milliers de cerveaux fatigués ont fini leurs travaux ; des milliers de mains actives, dans ce lieu, ont cessé leurs labeurs ; des milliers de pieds endoloris ont comme eux, en cet endroit, achevé leur voyage.

Elle est encore là la forêt séculaire mais à

l'ombre de ses rameanx vit une autre race, aux manières et au langage différents. Seulement le long de la côte du triste et brumeux atlantique végètent quelques exilés acadiens dont les pères revinrent d'exil pour mourir dans leur pays natal. Sous la cabane du pêcheur le rouet et le métier se font encore entendre. Les filles y portent encore leurs bonnets normands et des jupons faits par leurs mains. Et le soir, auprès du feu, ils répètent l'histoire d'Evangéline, tandis que de ses rocheuses cavernes l'océan voisin, de sa voix profonde, répond sur un ton lamentable aux gémissements de la forêt.

FIN.

NOTE.

Quelques fautes se sont glissées dans cet ouvrage. Elles disparaîtront dans une seconde édition.


THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS

